

Le train de la liberté

par

Diane Robert

Simon marchait le long de la voie ferrée. Il savait que, dans quelques minutes, le train qui montait au nord allait passer. Il le connaissait bien. Il venait à sa rencontre aussi souvent qu'il le pouvait, car, pour lui, ce train représentait la liberté. C'était lorsque ce train défilait devant lui qu'il pouvait réellement se laisser aller à rêver et s'imaginer être libre et heureux. C'est lorsqu'il l'attendait qu'il pouvait se laisser emporter par son imagination et qu'il pouvait s'inventer toutes sortes de scénarios d'aventures heureuses et joyeuses à son bord. Si seulement il pouvait s'échapper à bord de ce train en partance pour le nord!

Mais ce soir-là, c'était différent. Simon n'avait pas le goût de rêver ou de s'inventer des aventures. Quoique ce fût l'automne et que le sol fût froid, Il s'assit sur un petit coteau près de la voie ferrée, les genoux pliés, les deux bras autour des jambes, les cuisses bien serrées contre sa poitrine. Il frissonnait un peu. Son chandail mince laissait pénétrer la brise froide. Mais le froid qui le rongea le plus, c'était celui qu'il ressentait au fond du cœur. Celui-ci l'engourdisait. Pourtant, sa tête, elle, bouillonnait de pensées et d'images. Il pensa à son père qui était encore parti en voyage dans son gros camion. Mais, c'est surtout l'image de sa mère le giflant, qui lui revenait constamment à l'esprit. Il mit ses mains sur ses joues, car elles lui faisaient encore mal. Il se rappela la journée qui venait de passer, qui n'avait pas été si différente de bien d'autres journées de sa jeune vie.

Simon s'était réveillé plus tôt que d'habitude ce matin-là. En se réveillant, il avait aussitôt pensé que c'était son anniversaire de naissance. Il avait onze ans. Comme les années

passaient lentement! Il aurait tellement voulu avoir seize ans, puisqu'à seize ans, il pourrait donc partir et s'inventer une autre vie. Mais la réalité était autre. Étendu sur son lit, les mains derrière la tête, il avait regardé autour de lui dans la chambre sombre et étroite. Dans son lit, près de la fenêtre, son petit frère David dormait. David avait seulement trois ans. Il était beau avec son teint rosé et ses boucles dorées qui cachaient son front. Il l'aimait son frère, mais il l'enviait aussi. Depuis sa naissance, Simon avait vu chez sa mère une tendresse qu'il n'avait jamais aperçue auparavant. Au plus profond de son être, il désirait la même affection qu'elle prodiguait à David. Mais le comportement de la mère envers Simon était tout autre. Elle lui répétait sans cesse qu'il n'était pas aussi beau, pas aussi vaillant que son frère, qu'il n'était «pas serviable» et qu'elle souhaitait qu'il ne soit jamais né! Elle lui disait qu'il était déplaisant et qu'il était insolent comme son père.

C'était vrai que Simon ressemblait physiquement à son père. Il était grand et mince, comme lui, avec des cheveux noirs comme l'ébène. Il avait aussi de grands yeux noirs, mais ceux-ci avaient perdu leur éclat au fil des ans. Maintenant, les yeux de Simon ne reflétaient que de la tristesse et de la mélancolie. On pouvait lire dans ses yeux l'angoisse qu'il portait dans son cœur.

Simon se rappela les bons moments passés auprès de son père. Il y en avait peu, car son père était rarement à la maison; étant camionneur, il partait souvent pendant des semaines. De temps à autre, Simon s'était demandé si c'était nécessaire que son père parte aussi longtemps à la fois, ou s'il choisissait d'être éloigné de sa famille. La plupart du temps, lorsque son père était à la maison, c'était la bagarre entre les parents, et Simon tâchait de protéger David de ces rencontres endiablées. Simon se rappelait pourtant quelques rares dimanches après-midi, où son père l'avait emmené pêcher à la rivière qui coulait à quelques minutes de marche du village. Même si son père et lui ne s'attardaient pas à de longues conversations, ils s'asseyaient tous les deux, une canne à pêche à la main, et se regardaient d'un air compréhensif. Ni l'un ni l'autre ne parlait de la mère de Simon, comme si le sujet était tabou. Quelques fois, Simon avait dévisagé son père d'un regard avide qui implorait: «Mais papa, si tu comprends, ne pourrais-tu pas faire quelque chose? Ne pourrais-tu pas m'emmener avec toi?» Or, chaque fois, il n'avait

reçu aucune réplique, son père s'étant détourné du regard perçant de son fils.

Simon repassa dans sa mémoire la journée qu'il venait de vivre. Il s'était en effet réveillé plus tôt que d'habitude ce matin-là. Il avait onze ans. Il pensa à ses copains d'école qui racontaient, le lendemain de leur anniversaire, les péripéties de la fête qu'on avait faite en leur honneur. On parlait de gâteau, de gâteries, de jeux, d'amis, de sorties. Les copains d'école avaient depuis longtemps cessé de l'inviter à leurs fêtes. Ils avaient compris que Simon ne pouvait pas y participer. Lui inventait toutes sortes d'excuses, pour ne pas dire la vérité. La vérité était qu'il avait demandé à sa mère une seule fois de participer à une telle fête. Elle lui avait très clairement fait comprendre qu'il ne devrait plus jamais demander une chose pareille. Les paroles de sa mère résonnaient dans sa tête. «Toé, aller à un party de fête? Es-tu fou? Jamais de la vie! Premièrement, tu mérites pas d'y aller! Petit niaiseux! T'as probablement inventé c't invitation là! Qui-cé qui voudrait t'avoir à sa fête? Tu «fites» pas avec les autres. Tu sais ben qui veulent pas vraiment t'aouère avec eux z'aut! Pi à part de ça, y vont s'attendre de se faire inviter back! Viens icitte, que je fasse certain que tu te rappelles de jamais, pu jamais me d'mander une affaire pareille. Pour qui tu te prends, p'tit bâtard! Viens icitte!» Et Simon se rappela de ne jamais plus demander une telle permission, son corps lui avait fait assez mal pour qu'il s'en rappelle, l'interdiction s'étant inscrite dans son corps.

En fait, Simon ne demanda jamais plus de permission. Ce n'était pas, non plus, la première fois que sa mère l'appelait son petit bâtard, ni la dernière. Elle lui répétait souvent que c'était à cause de lui qu'elle avait été obligée d'épouser son père, «le maudit grand fainéant qui est jamais à maison, pi qui me laisse toute seule avec toute!» Elle disait souvent: «J'veux pu le ouère! J'veux juste son argent.» Et là, pendant un bref moment, Simon pensait comprendre son père; il comprenait que celui-ci ne veuille pas souvent rentrer à la maison. Mais il ne comprenait pas le désespoir de sa mère, car il ne connaissait pas son histoire. Ce qu'il connaissait, c'était les paroles dures et les claques. C'est le langage qu'il connaissait. Il ne savait pas que c'est lui, Simon, qui subissait les coups qu'elle aurait voulu porter à son mari, pour l'avoir mise enceinte à l'âge de seize ans. C'est lui qui

recevait les injures qu'elle désirait crier à ses parents, de l'avoir obligée à se marier pour «l'honneur de la famille». C'est Simon qui souffrait pour le tourment qu'elle avait ressenti de s'être retrouvée, après son mariage, prisonnière dans un petit village, trop loin de la grande ville, de son village natal et de ses amies, avec un mari qui passait de plus en plus de temps sur la route. Elle le savait bien qu'il avait une maîtresse dans chaque «port». Mais elle l'avait eue, sa revanche, un automne il y a quatre ans, avec un employé du gouvernement qui travaillait pour la voirie. David lui rappelait ces quelques mois d'aventures et de bonheurs défendus. Simon, par contre, lui rappelait son sort, et elle lui en voulait.

Mais Simon, lui, croyait que, pendant onze ans, c'était lui qui avait causé le malheur de sa mère. Il envoyait parfois l'attention qu'elle accordait à son petit frère, mais il était aussi heureux que son frère n'avait pas à subir comme lui la fureur de sa mère. C'est vrai que sa mère n'était pas toujours méchante envers lui. Quelquefois, elle l'ignorait tout simplement et ne lui parlait que pour lui donner des ordres. Il ne savait pas ce qui le blessait le plus, se faire bafouer ou se faire ignorer. L'indifférence de sa mère pénétrait dans son être, autant que la gifle dans sa peau.

Simon se leva et secoua ses bras et ses jambes pour les dégourdir. Il regarda vers la voie ferrée. Le train du nord allait bientôt passer. Il avait hâte que le train arrive, car il avait maintenant très froid. Il descendit la petite côte en repensant à sa journée. Il s'était préparé et était allé à l'école comme d'habitude. Son professeur lui avait dit: «Bonne Fête, Simon», en prenant les présences. Toute la journée, il n'avait pu se concentrer sur ses travaux et avait été porté à la rêverie. Il s'était senti comme étourdi, les scénarios de sa vie roulant dans sa tête à toute vitesse. Lorsqu'il était entré chez lui, sa mère l'avait reçu avec une taloche au visage. «Mon petit bâtard! Tu penses qu'à cet'heure que t'as onze ans, tu peux faire cossé que 'tu veux! Ben tu t'trompes. Et tiens!» Elle l'avait claqué sans arrêt. «Quand ça va faire assez mal, tu vas p't'être finir par comprendre que c'est pas toé qui es boss icitte. Tu sais ben que je te veux icitte tu suite après l'école! Tiens! En v'là une autre claque! Tu vas y penser la prochaine fois?» Elle avait pris David par la main et était entrée dans la cuisine. Simon était resté figé pendant un moment. Puis,

il était sorti à la course dans la rue. Il avait longtemps couru et ensuite marché pour enfin aboutir là où il était présentement, à attendre le train du nord.

Le train arriva finalement. Simon s'approcha pour mieux le voir. Le train roulait à toute allure devant ses yeux; les roues des wagons glissaient sur les rails. Simon continua à marcher vers le train d'un pas décidé, un sourire sur le visage, les yeux pétillants. Il allait se faire un cadeau d'anniversaire. Alors que le train s'approchait de lui, il étira les bras comme pour le toucher. Au même instant, Simon se fit aspirer sous les roues. Le train de la liberté continua à filer vers le nord.